

LE MONDE DES POSSIBLES

2. LA DÉCOUVERTE

Patrick Laudamy

Éditions ThoT
Roman

Lorrain d'origine et ingénieur de formation, Patrick Laudamy a la chance, grâce à son métier, de visiter de nombreux pays et de découvrir différentes cultures. Ses voyages sont toujours des moments privilégiés pour l'écriture, la lecture et les rencontres. Ancien sportif de haut niveau, il apprécie désormais quelques notes de piano ou rythmes de batterie, quand il n'est pas en train de piloter un ULM... Dans sa saga *Le Monde des possibles*, il s'attache à décrire des instants de vie familiers, des personnages à la fois ordinaires et atypiques dans lesquels chacun pourrait se reconnaître, un quotidien ponctué de plaisirs et de peines, de questionnements et de désirs, de peurs et d'opportunités.

*D'une étoile à un lion
La vie n'est-elle pas une folie à vivre ?*

Préambule

Les personnages du premier épisode ont continué leur chemin, mais ce récit reste de la pure fiction. Ils sont cependant nos reflets, ceux que nous osons regarder. Ou pas.

Les belles histoires restent à vivre, sous peine de ne ressentir que remords et regrets. Plus tard dans nos vies. Mais ils seront bien réels.

Pouvez-vous imaginer qu'un jour vous vous réveilliez et que vous vous demandiez ce que vous n'avez pas fait ? Cette question risque de vous refléter vos peurs et surtout vos manques. Mais ne pensez-vous pas qu'il sera alors trop tard pour vivre et être vous ? Trop tard sera effectivement trop tard. Le temps ne se remonte pas, malgré ce que peut écrire George Orwell.

Nous avons tous nos doutes et nos inquiétudes. Mais n'avons-nous pas aussi cette confiance et cette estime de nous qui, pour quelques secondes ou quelques centimètres, peuvent faire basculer nos vies dans ces belles histoires ?

Les pages qui suivent se veulent sans prétention, mais elles vont vous donner un rendez-vous pour lequel nous ne sommes pas préparés. Cette rencontre avec nous-mêmes arrive sans doute au moment où nous nous y attendons le moins. Mais elle arrive. À ceux qui osent la regarder en face. Sans peur ni doute. Et c'est quand ils osent se regarder qu'ils se découvrent enfin.

1. Les folies sont les seules choses qu'on ne regrette jamais.

Il était vingt-trois heures. Depuis la démolition du *Drake Hotel*, un des complexes hôteliers les plus renommés de New York, avec ses vingt et un étages et ses 495 chambres, Mya prenait ses marques, pour ne pas dire ses habitudes – même si ce mot n'était pas dans son dictionnaire –, au *Sofitel*, dans une chambre Luxury, alliant le raffinement français avec l'extravagance et l'opulence américaines.

Après avoir attendu près de deux heures au passage du contrôle d'immigration à JFK, le taxi la menant à l'hôtel s'était englué dans le trafic new-yorkais des sorties de bureaux à l'heure de pointe. Elle regretta de ne pas avoir osé prendre le Long Island Railroad lui permettant d'accéder au métro et ainsi s'éviter de perdre du temps dans le trafic de « Big Apple ». Mais elle n'était pas très adepte des transports en commun. Encore moins avec ses bagages qui pesaient une tonne et qui lui ruinaient les muscles à les traîner dans les dédales de l'underground.

Elle regrettait toujours de ne pas pouvoir prendre le temps d'aller traîner au MoMA ou à Ground Zero. De flâner dans Greenwich Village, dans Soho ou Tribeca. La « Green Line » lui manquait.

Elle se connecta facilement au WiFi de l'hôtel, ce qui dans certains autres établissements pouvait relever du parcours du combattant, et vit ses mails se télécharger.

Sans en avoir conscience, elle scrutait nerveusement son écran alors que la longue liste de ses mails entrants défilait devant ses yeux. Opération machinale et mécanique d'une globe-trotteuse. Pour la première fois, elle s'était surprise à ne pas pouvoir travailler dans l'avion, malgré sa place confortable en *business class* de la Delta Air Lines. Elle avait même décliné son déjeuner par un manque d'appétit flagrant, son estomac étant rempli de papillons virevoltant au souvenir de ce qui s'était passé la nuit dernière. Des papillons de toutes les couleurs prêts à être lâchés dans la nature pour savourer la douce brise d'un été indien. « Il faut arriver à quarante ans pour que je me permette de lâcher prise, se dit-elle. Et que je m'autorise à oublier le temps. À oublier tout ce qui me faisait vivre avant de le rencontrer. Et à me comporter comme une adolescente. Du grand n'importe quoi ! » À cette pensée, elle sentit à nouveau rosir ses joues. Non pas de honte, mais d'envie. Un sourire qu'elle aurait qualifié de niais s'affichait sur son visage. Machinalement, elle avait regardé autour d'elle pour voir si personne ne l'observait, mais la population quasiment masculine de la *business class* était

plus occupée à dormir, regarder un film ou travailler en tapant frénétiquement sur un Laptop.

Au cours de ces huit heures de vol, elle s'était tout de même détendue au gré de ses lectures en dévorant deux romans de ses auteures préférées, Agnès Ledig et Agnès Martin-Lugand. Des histoires de rencontres, de changements de vies, de personnages qui étaient d'une telle réalité qu'elle pouvait facilement s'imaginer les croiser au coin de la rue en bas de chez elle. Comme si elle les avait toujours connus. Comme si elle s'était reconnue.

Elle n'avait cependant jamais osé penser que ces changements pouvaient lui arriver, même si au-delà de ses masques et de ses écrans qui étaient censés la protéger, elle s'était livrée à un inconnu. Comme pour se prouver qu'elle existait. Un homme, qu'elle n'aurait pas regardé dans d'autres circonstances, dans d'autres instances. Alors que là, sa présentation fut brillante. Il avait su capter son attention, avec autorité, humour et une force d'argumentation et de pertinence qu'elle n'avait encore jamais vue. Sa maladresse linguistique en avait renforcé le charme. Elle avait même eu l'impression que cet homme lui faisait une déclaration. À elle.

Quelle folie l'avait prise, elle si forte, si froide, si distante, si confiante en ses qualités, à sentir ses jambes se dérober comme si elles étaient en coton, à entendre son souffle s'accélérer et se raccourcir, à se surprendre de ressentir de l'attirance pour cet homme en face d'elle dans l'ascenseur, à vouloir savourer sa sensualité alors que leurs lèvres se frôlaient. À vouloir le serrer

fort contre elle. À vouloir découvrir son grain de peau. Elle qui était capable de prendre un problème et le mettre de côté comme s'il n'existait pas et d'avancer sur son chemin coûte que coûte venait de prendre en plein visage une overdose d'envies et de pulsions. Que lui avait-il pris d'organiser un dîner croisière sur un bateau-mouche, comme s'il s'agissait d'un dîner en amoureux sous le ciel étoilé de la Saint-Valentin ? Avec des notes de violon et de piano en glissant silencieusement sur la Seine à découvrir les monuments majestueux de Paris avant de s'éblouir devant les scintillements de la tour Eiffel. Et pourtant elle les connaissait ces monuments. Elle les avait parcourus de long en large depuis son adolescence. Mais la présence de cet homme l'avait bousculée et l'avait rendue sensible à son environnement. Même si elle n'en avait rien voulu démontrer.

Ses pommettes rougissaient de plus belle. Les mails se téléchargeaient par à-coups. Soudain, elle se figea. Son cœur s'emballa. Elle reconnut le prénom de son inconnu dans la boîte de réception. « Je suis folle, complètement folle », se dit-elle. Elle se remémora alors son vol entre Paris et New York à se questionner, à se demander ce qui lui était arrivé, sans trouver les réponses à ses questions. Une chimie, une alchimie même. Pas une once de mécanique. Cette attirance l'avait emportée, transportée, plaquée contre le torse de cet homme, séduisant, différent, perturbant. Dans un ascenseur, quelques secondes avaient suffi pour la faire chanceler et basculer. Elle n'avait pas pu s'empêcher de se dire qu'elle prenait des risques à s'ouvrir. Qu'elle allait devoir affronter

ses peurs, avec le danger de devenir dépendante de cet homme par cette attirance et cette folie. Et bien plus encore. Serait-elle à la hauteur de ce que cet homme pourrait attendre d'elle ? Serait-elle présente quand il en aurait besoin ? Allait-il d'ailleurs savoir avouer qu'il aurait besoin d'elle ?

Elle avait cependant osé préparer un mail alors qu'elle s'était blottie au fond de son fauteuil de la classe affaires. Elle ne l'avait pas envoyé de peur qu'il ne soit trop direct et trop provocant. Elle ne se reconnaissait pas. Un mélange de folle adolescence et de sérénité adulte l'amenait à se livrer, à poser ses émotions. Ce qui était pour elle tout sauf chose facile. Mais à laquelle elle ne pouvait absolument pas résister.

Elle hésitait entre l'envie de lire ce message reçu de France, de boire les mots de celui qui les avait posés, de se nourrir de ses phrases ou de résister encore un peu et de laisser monter le plaisir. Et surtout, d'envoyer le sien avant de découvrir ce que Paul lui avait écrit. Le titre était énigmatique. Cinq lettres s'affichaient en majuscules : MERCI.

Mya s'interrogea et découvrit que sa curiosité la faisait trembler. Non pas de froid, mais d'envies et de plaisirs. Au pluriel. Mais elle n'était pas à l'aise à l'idée de prendre un tel plaisir à dévorer les quelques lignes que pouvait contenir le mail. Comme un sentiment de honte et d'imposture. Ce message lui était-il adressé ?

Elle se décida enfin à ouvrir le document en pièce jointe. Aux premiers mots, elle devina la voix de Paul qui lui lisait chaque

phrase. Ses yeux se fermèrent au souvenir de ce moment. Elle se revoyait assise en face de lui, passant sous le pont des Arts, longeant le musée d'Orsay, lever la tête pour admirer la tour Eiffel brillant de mille feux dans le ciel étoilé de Paris, alors que les bougies imprimaient leurs ombres sur le visage doux et tendre de son invité. Elle avait désiré, plus que tout au monde, que le temps s'arrête. Alors que pour elle, le temps était son ennemi. Elle s'était aussi surprise à ne pas consulter ses mails ou ses SMS pendant plus de deux heures. Elle avait même osé mettre son Smartphone sur silencieux le temps de ce dîner. Comme quoi, tout était possible ! Et elle n'en ressentait aucune gêne, honte ou culpabilité.

Elle avait, en face d'elle, accroché au mur une reproduction de la photographie de Doisneau et du *Baiser de l'Hôtel de Ville*. Ce couple s'embrassait amoureusement et passionnément sans même considérer tout ce qui se passait autour d'eux. Elle s'était alors sentie déstabilisée par cette image des amoureux osant s'embrasser en pleine rue. La photographie de Doisneau lui apparut. Elle qui avait du mal à assumer ses émotions et les montrer aux autres. Et encore plus à Paul.

Elle s'était alors surprise de lui dire :

— Je ne me reconnais pas, peut-être me suis-je perdue ou oubliée depuis tant d'années, mais ces frôlements dans l'ascenseur ont été les meilleurs moments de ma vie depuis si longtemps. Bien que je n'aie rien à dénigrer et que j'aie une belle vie, que j'aie ce que je veux, comme je l'ai toujours voulu, je

crois que la saveur de ce baiser a réveillé en moi des émotions inattendues et inconnues. Je ne sais pas encore les exprimer, mais je sens que vous saurez les accueillir. Je vous aiderai même à le faire. Mes digues n'ont que l'envie de lâcher et de laisser couler vers vous tout ce flot de sensations et ressentis.

Paul avait alors souri et hésité avant de répondre.

— Mya, je crois que moi aussi je me suis caché derrière des écrans et des façades pendant des années. Par facilité, par lâcheté. Comme une zone de confort dont on ne sait pas trop comment sortir et dans laquelle on est convaincu que tout va bien. Je ressens qu'avec vous, je pourrais ouvrir mes portes intimes et vous laisser un double de mes clés. Ces effleurements dans l'ascenseur ont provoqué une tempête d'émotions et de sensations qui me donnent encore plus envie de vous découvrir. Je dois vous avouer que je ne sais pas comment gérer tout ce chamboulement, mais l'envie est plus forte.

Mya avait alors ressenti un étourdissement, en même temps qu'une certaine lassitude. Elle qui ne souffrait jamais du *jet lag* ! Pourtant, la fatigue provoquée par ses allers-retours dans les deux hémisphères se rappelait soudainement à elle. Ses émotions étaient à fleur de peau. Rien n'était plus important que les mots que venait de prononcer Paul.

Sur l'écran de télévision défilaient des publicités pour les restaurants et les bars les plus cotés de New York, cette ville qui ne dort jamais. Instinctivement, Mya attrapa la télécommande et chercha ESPN, l'une des chaînes de sport du bouquet

proposé par l'hôtel. Les résultats des différentes ligues défilaient. Mya regarda distraitement les résultats de la NBA et apprécia une nouvelle fois les bons résultats des Clippers. Lors de ses différents voyages dans la Silicon Valley, elle avait eu l'occasion de voir cette équipe de NBA, en concurrence avec les Lakers, équipe également située à Los Angeles, monter en puissance, il faut le dire bien aidée par son rachat dans les années 2000 par l'ancien directeur général de Microsoft. « Il n'y a pas de hasard », pensa-t-elle.

Une pensée lui traversa l'esprit et la gêna. Elle aurait aimé pouvoir se laisser aller à un massage de la nuque et des épaules, se plonger à deux dans un bain chaud et se coller à lui avant de fermer les yeux et s'endormir. A-t-il les mêmes envies qu'elle ? Osera-t-elle les partager avec lui ?

Elle alla tirer les rideaux de la chambre. La lune prenait toute la place dans le ciel. Enfin presque. Une étoile toute proche scintillait. Elle se demanda si ce n'était pas cette petite étoile qui, par son éclat, faisait briller l'astre lunaire. Elle pouvait même en deviner les reflets sur les mers et les montagnes de la lune. Elle passa un long moment à admirer ce spectacle en ayant comme l'intuition que Paul au même moment était lui aussi en train de savourer ce paysage, même à 4 500 kilomètres d'elle. Un sentiment jusqu'alors inconnu lui parcourut le cœur et le corps... Il lui manquait... irrésistiblement. Elle s'assit de nouveau au bureau et décida alors d'ouvrir le mail de Paul.